



# Clichés de l'Altiplano X

## Juillet 2007

**MARDI 3 JUILLET :** En route pour Italaque, j'attends tranquillement d'arriver à la station de Cucuta pour faire le plein. Mais, subitement, je m'aperçois à mes dépens que le **voyant d'essence** est hors service. Et la station la plus proche est à 3km ! À sec, la Dolly roule de plus en plus mollement. À coups de *Notre Père* et de *Je vous salue Marie*, j'arrive tout de même à la pompe sans mettre pied à terre. Tant mieux car trois jeunes m'attendent à Huarina, qui doivent achever de **repeindre la tôle qui couvre la nef de l'église d'Italaque**. Or, pendant les vacances d'hiver, les jeunes du coin sont difficiles à recruter ; la plupart sont partis récolter coca, oranges et mandarines dans les Yungas, ou se distraire à El Alto.



Ce matin, je vais à pied visiter la communauté de **Huari Huari**, à flanc de montagne. On ne peut pas dire que les habitants se bousculent au portillon mais du moins presque tous ceux qui sont là commencent par se confesser, assis dans l'herbe fraîche. Suit une célébration familiale et détendue, dans le siège de la communauté saturé d'une forte odeur de *muña*, plante d'altitude dont la fragrance surpasse celle de la menthe.

**JEUDI 5 JUILLET :** **Mariage à Umanata.** Comme à l'accoutumée, les mariés n'ont pas la moindre idée de la formule du consentement, si bien qu'il me faut la leur souffler. La mariée répète ce qu'elle comprend de mes paroles, y compris un a

*parte* qui n'était en aucun cas destiné à l'assemblée mais cette dernière ne lui en tiendra pas rigueur.

Maintenant que je les ai assimilés, j'essaie de mettre en valeur les rites matrimoniaux proprement boliviens : **la remise de la chaîne et celle des arrhes** qui suivent celle des alliances. Le symbole de la chaîne parle de lui-même mais c'est à grand peine que j'arrive à faire comprendre aux mariés qu'il ne me revient pas de la leur passer autour du cou... Quant aux pièces de monnaie que remet l'époux à l'épouse, elles symbolisent bien sûr son engagement à faire vivre le foyer. Cette fois, le marié me laisse bouche bée, qui se lance sans préavis dans l'improvisation d'une formule.



**SAMEDI 7 JUILLET :** Ce soir, nouvelle réunion dans la maison du gouvernement ; avec la solennité coutumière, mais à la seule lumière des chandelles, les autorités d'Italaque me donnent la parole pour que, au nom du conseil pastoral de la paroisse qui vient à peine de se former, j'expose la **contribution requise de la communauté pour la rencontre de secteur** qui aura lieu ici même en août : une aide certes en nature (pommes de terre, chuños, ocas, pois, maïs, etc.) mais aussi en personnel (comités de réception, commissions de collecte, de nettoyage, de cuisine, de logement, de liturgie, de santé, etc.). Il est en outre décidé que chacune des 25 communautés de la paroisse serait invitée à donner une

*arroba* (11,5 kg) de produits de la terre, voire davantage pour les plus peuplées.

Puisque les repas auront lieu à la garderie, j'en profite pour aborder **la question de l'eau**, qui, là aussi, fait souvent cruellement défaut. On me promet d'y penser... Dommage car, entre le manque d'eau et le peu d'hygiène des familles comme de nos deux « éducatrices », la cuisine n'est pas préparée dans des conditions *ad hoc* et les enfants sont loin d'être propres.

**MARDI 10 JUILLET :** 20 cm de neige sont tombés à El Alto quand ici seule persiste une épaisse chape de brouillard. Ces intempéries expliquent peut-être la coupure de courant qui dure depuis hier. En attendant, Marco, le prof d'informatique du CEMA, ne peut donner cours. Nous partons donc avec ses élèves faire une ballade sur les hauteurs du village. Là haut, en dépit du brouillard, nous partageons une vue imprenable avec trois aigles qui survolent l'endroit en quête d'une proie. Je goûte alors une baie noirâtre qui semble être la version andine de la myrtille, sinon de l'airelle. Hélas, le goût n'y est pas ; les jeunes finissent par me dire qu'il s'agit de la **macha macha**, fameuse pour ses vertus enivrantes...

**VENDREDI 13 JUILLET :** Courte halte à El Alto. À l'hôpital du Kenko où j'emmène à deux reprises un jeune d'Umanata victime d'une violence déplacée, j'obtiens enfin **l'ordonnance qui permettra à Guido de commencer la physiothérapie**, car certains signes laissent entrevoir une possible récupération de sa sensibilité, même partielle. Entre les achats de matériel pour la garderie d'Italaque et la préparation d'une causerie sur **la mission des Douze dans l'Évangile de Luc**, qu'on me demande au pied levé pour la paroisse Saint Jacques le Majeur, je trouve tout de même le temps de visiter un **Pablo** libéré de sa dernière sonde et qui, s'il n'a guère repris de kilos, est en bonne forme. Avec son frère Fernando, il participe activement à la confection d'habits que leurs parents doivent livrer d'ici peu ; la maison est en état de siège.

**SAMEDI 14 JUILLET :** Une reddition de comptes de dernière minute me fait prendre la route avec une heure de retard, alors qu'en fin de matinée je dois présider la messe en plein air au pied de la statue du **Sacré-Cœur de Wallpakayo**, qui surplombe Italaque de 500m. Messe qui ouvrira les festivités de Notre Dame du Mont-Carmel,

co-patronne du village. Mais, dans une avenue d'El Alto, un mini-bus me double à toute allure, renverse un couple de motards et prend la fuite aussitôt. Pressé par le temps et voyant que les victimes se relèvent, **je ne m'arrête pas**. Avec un peu de recul, je me dis que je suis bien semblable au prêtre de l'Évangile de demain (la parabole du Bon Samaritain), qui passe son chemin pour des raisons culturelles. Quel chemin il me reste à parcourir pour devenir disciple du Christ !



Arrivé en temps voulu à Wallpakayo, dont le nom est pratiquement la transposition aymara de *La Patte d'oie* d'Herblay, sinon que *wallpa* signifie *poule* ou *coq*, je retrouve au milieu d'une foule considérable les enfants de chœur et les *sikuris*. Comme il s'agit d'une crête éventée – je parle du lieu, pas du coq –, tout le monde est heureux de ce que les nuages aient laissé place au soleil. Et en premier lieu **le preste** de cette année, Miguel de LA BARRA, qui m'appelle « *primo lindo* ». Importé par les Espagnols, le système du *presterío* vise le financement des différents frais de la fête.



L'ambiance n'est pas précisément à la dévotion mais la messe est étonnamment participative et fervente. Je dois juste réclamer aux *sikuris* de faire taire les instruments qui m'empêchent de prononcer la consécration sans micro. À l'issue, ces derniers rivalisent avec les groupes et orchestres venus de La Paz danser *caporales* et *morenadas*. Apprenant que je viens de France, un Pacénien, croyant gagner ma confiance, me chante les louanges de DANTON, ROBESPIERRE et autres équareisseurs de la même engeance. Il fallait bien venir jusqu'ici pour entendre de telles calembredaines un jour comme aujourd'hui ! Je

conseille alors vivement à mon interlocuteur d'arrêter la bière et descends sur le champ au village, une bonne demi-douzaine d'enfants de chœur et de gamins à l'arrière de la Dolly. Je me suis certes accoutumé aux soixante courbes qui mènent de Wallpa-kayo à Itlaque mais la vitesse n'est pas de mise pour autant.



La nuit tombée, la fête continue à Itlaque. Outre les différentes flambées, c'est surtout le thé – ou le lait – au *singani*<sup>1</sup> qui réchauffe les participants.



**DIMANCHE 15 JUILLET :** La messe de l'aube n'a lieu qu'à 7 heures et demi car le réveil du curé a une heure de retard : merci, les coupures de courant ! Mais les orchestres sont bien là, qui attendent en musique l'ouverture des portes. Étant donnée ma réaction à l'accident d'hier matin, je me sens spécialement mal placé pour prêcher. Une homélie dialoguée gagne pourtant l'attention de l'assemblée qui, de questions en réponses, comprend que, loin de correspondre aux remèdes de l'époque, **l'huile et le vin employés par le bon Samaritain** pour soigner les blessures de l'homme laissé pour mort par des bandits se réfèrent aux sacrements de l'initiation par lesquels Dieu relève l'humanité blessée par le mystère du mal.

Commence ensuite le **concours de danse**. On me contraint à faire partie du jury, parmi les autorités ; c'était ça ou danser avec des *cholitas* avinées selon des pas qui me sont étrangers... Au moment de donner mon avis, personne ne me le demande, si bien que je prends tour à tour la tangente et de

<sup>1</sup> Alcool blanc à base de raisin sucré et distillé à deux reprises, le *singani* atteint 38°.

l'avance sur les comptes de la paroisse. Le soir, le rythme des *sikus* est autrement moins cadencé, et pour cause... Don Lucio, le secrétaire de la paroisse, d'ordinaire si formel, va jusqu'à m'appeler « *papa* » et me donne de pressantes accolades. C'est dire si la bière a coulé à flots !



**LUNDI 16 JUILLET :** En pensant à Alixane, Marie et toutes les carmélites du monde, je préside la messe de **Notre Dame du Mont-Carmel**. Cette fois, l'assemblée saisit que, si le nom des mariés de Cana est tu, c'est parce qu'il s'agit des noces que le Seigneur veut célébrer avec l'humanité, et que, loin de se rapporter aux beuveries de ces jours-ci, **l'eau transformée en vin** se réfère à ce qui, en nos vies, attend d'acquiescer saveur d'Évangile. Ensuite, annoncée comme une contribution exceptionnelle au coût de la rencontre de secteur du mois d'août, la quête rapporte environ cent fois le montant habituel, évidemment fort peu élevé.

À l'issue de la messe, **nouvelle procession** de la statue de Notre Dame du Mont-Carmel, fastueusement vêtue et fleurie pour l'occasion. Nous remettons alors entre les mains du Seigneur la paix dans le monde, l'unité en Bolivie, l'évangélisation des communautés de la paroisse – en particulier celles qui n'ont pas de catéchiste et où nous projetons de donner une mission au cours de l'année scolaire – et enfin la vie de ceux qui sont là.

L'après-midi, en allant acheter du pain sur la place du village, je fais un saut dans l'étroite boutique de l'ingénue **doña Blanca**, momentanément transformée en taverne, et j'entame des conversations d'une profondeur inattendue avec les jeunes adultes les moins ivres.



**MERCREDI 18 JUILLET :** Peu à peu prennent fin les **trois à quatre jours de fête** au cours desquels les Italaquéniens venus de La Paz et les permanents ont pratiquement dansé et bu sans trêve. Mais les orchestres n'en finissent pas de jouer, qui m'empêchent de rappeler la France depuis l'unique téléphone du village.

Ce matin, guidé par Juan-Gabriel, l'un des enfants de chœur, je vais visiter **Huyu Huyu**. Là encore, force est de constater que le catéchiste n'organise aucune célébration de la Parole ; la chapelle sert de dépôt à divers matériels communaux. Une fois le tout débarrassé et quelques personnes confessées, nous célébrons la messe et sept baptêmes. Au moment d'exprimer ce qu'il demande à l'Église pour son fils, l'un des papas lâche le morceau : « *Le certificat de baptême* ». Et, en effet, bien souvent, la motivation est d'abord prosaïque. Mais n'appartient-il pas au prêtre de mener du prosaïque au spirituel ?



Après un déjeuner frugal partagé sur l'*apthapi*, les hommes du village revêtent *ponchos*, *chullos* et *sombreros* pour me souhaiter la bienvenue façon sikuris.



**VENDREDI 20 JUILLET :** Ce matin à 8h, je célèbre la messe pour **oncle François** au moment même où Henry, mon cousin tout

juste ordonné, célèbre ses funérailles à Grandcamp. J'aurais aimé entourer mon parrain dans ses derniers moments mais je sais que désormais c'est lui qui veillera sur moi. Certes, lorsqu'il paraîtra devant saint Pierre, ce dernier aura du mal à le convaincre que sa place est déjà réservée, mais si lui n'entre pas, alors vraiment je n'ai pas la moindre chance...

**SAMEDI 21 JUILLET :** Hier soir, alors qu'éclatait un bel orage, je savourais la poêlée de **bananes plantain** et la fournée de **patates douces** qui escortaient mes deux milanaises frites. Ce n'est quand même pas parce que je suis seul que je vais renoncer à **cuisiner**. Non mais des fois ! Règle n° 1 : *cuisiner pour deux, au cas où*. Règle n° 2 : *si le 2<sup>e</sup> ne vient pas, le 1<sup>er</sup> termine*. Règle n° 3 : *troquer conserves, surgelés et toute espèce de produits diététiques contre les aliments du coin...*

Aujourd'hui, je dois visiter deux nouvelles communautés : **Ituraya et Socalaya**. En chemin, je rends grâce à Dieu de ce que le réservoir de la Dolly soit à sec car, à chaque pas, je m'émerveille davantage de la majesté du paysage. À Ituraya, nous célébrons la messe en plein air, face à **une vallée d'une insoutenable beauté** offrant en fond de toile les neiges éternelles de l'Illiampu. En arrivant à Socalaya, l'allée de cèdres séculaires qui menait jadis à l'une des dix-sept *haciendas* de la paroisse, aussi inattendue qu'imposante, me ramène l'espace d'un instant en Europe.



Après un second déjeuner que je n'ai pu esquiver malgré l'heure tardive, je m'en retourne à Italaque où j'ai laissé quatre enfants de chœur travailler toute la journée à la **peinture du toit du CEMA...**



Pour en palier la hauteur et la fâcheuse inclinaison, nous avons amarré les échelles deux par deux avant-hier, comme c'est ici la coutume, et j'ai demandé aux jeunes de ne monter qu'une fois assurés par des cordes. À l'arrivée, je constate que la peinture est mieux répartie sur leurs habits que sur le toit. Par chance, il ne s'agit encore que de la couche anticorrosive...

**MERCREDI 25 JUILLET :** L'essence n'arrivera que ce soir, via le père Diego, et la jeep qui devait me rapprocher n'arrive décidément pas... Qu'importe ; confessions, messes, visites et sacrements des malades n'attendent pas ! Encore courbatu de la marche d'hier jusqu'à **Huayanca** suivie de la visite à **Jutilaya**, je prends le chemin de **Poque** et d'**Acopata**.

Ces visites consécutives correspondent à la fête de **Tata Santiago**. Car, parmi les vingt-cinq communautés de la paroisse d'Italaca, il en est au moins huit dont c'est le saint patron. La diffusion de cette dédicace n'a rien de fortuit puisque, après l'arrivée des conquistadors, les Aymaras ont prolongé dans la vénération de **l'apôtre Jacques** quelque chose du culte qu'ils rendaient à **Illapa**, divinité de l'orage et des éclairs. Pourquoi donc ? Tout simplement parce que, dans les Évangiles synoptiques, Jésus appelle Jacques et Jean "*filis du tonnerre*", en référence soit à leur caractère soit à celui de leur père Zébédée (cf. Mc 3, 17). Or, comme on l'aura compris par d'autres circulaires, la relation à l'orage demeure ici emprunte de bien des peurs.

En attendant, il me faut monter encore et encore. L'oxygène se raréfiant toujours un peu plus, je souffle comme un vétéran sur le retour mais prends sur moi pour ne pas m'arrêter car le temps presse. Je n'aurais pas cru que mon cœur puisse à ce point battre la chamade simplement pour aller voir **des gens haut placés**.



Mais la pensée de ceux et celles qui, outre-Atlantique, prient pour ma mission, me donne du souffle. Après avoir enfin passé un col perché à plus de 4000m, je commence enfin à redescendre un peu et finis par apercevoir Poque, sur le repli d'un piton rocheux. Finalement, j'arrive au but en moins de deux heures chrono, et déjà il me faut vérifier les documents des cinq candidats au baptême et recevoir les dix candidats à la confession. La chapelle est pleine mais la plupart de mes oraisons, en espagnol comme en aymara, restent sans réponse. Preuve – s'il en était besoin – que, là non plus, le catéchiste n'organise pas de **célébrations de la Parole**.



Après la procession de la statuette équestre de **Tata Santiago** sur le parvis, je dialogue avec le catéchiste autour d'un déjeuner et donne l'onction des malades à un jeune et trois aïeules puis lance ce qui me reste d'énergies sur le chemin d'Acopata. Mais, surprise, le catéchiste vient à ma rencontre pour me dire que, convoqués à 13h, les gens se sont lassés et s'en sont allés. Le **rendez-vous** était pourtant à 15h, mais, au diable les varices, on en fixe un autre !

**Bonnes vacances à tous !** *Padre Cirilo*

